

## **UNE VIE DE LABEUR AU SERVICE DES AUTRES.**

Dans les années 20, la vie était dure à la campagne ; les hommes avaient le « bécu » en mains du 1<sup>er</sup> janvier au 31 décembre, les femmes ramassaient les olives en hiver, le jasmin en été et, dans leur maison, ne disposaient d'aucun confort : pas d'eau courante, pas d'électricité, pas de sanitaires, quelquefois même, pas d'évier, seulement une bassine d'eau sur la table pour faire la vaisselle. On allait tirer l'eau du puits.

On élevait les enfants comme ça et il fallait travailler pour pouvoir manger. Je suis née à la suite de 3 garçons, 14 ans après l'ainé, c'est dire que je n'étais pas spécialement désirée ; mais je n'en ai pas souffert et mes parents m'ont beaucoup protégée ; on dit souvent « sa mère après Dieu », moi je dis « ma mère avant Dieu ». A 5 ans, je ramassais le jasmin et, quand j'avais terminé chez nous, j'allais aider le voisin ; cette année là, je rêvais d'avoir un arrosoir et la voisine me dit : « si tu es bien sage, tu auras un arrosoir ». Au mois d'octobre, lorsque les cueilleuses reçurent leur dû, je n'ai pas eu mon arrosoir et j'ai ressenti une grande frustration. J'ai eu l'arrosoir à la veille de Noël. Il faut d'ailleurs savoir que pour Noël, le cadeau le plus fréquent était un panier pour cueillir la fleur !

A 7 ans, on allait à l'école ; pour la première rentrée, on nous achetait soit le cartable, soit l'imperméable et, à 13-14 ans, si on n'obtenait pas le certificat d'études, on allait cueillir les olives, le matin, et arracher l'herbe dans les carottes, l'après-midi. C'est ce qui m'est arrivé dès l'âge de 12 ans parce que j'ai refusé de continuer à aller à l'école, à la suite d'une punition que j'ai considérée comme injuste.

Lorsque la guerre est arrivée, j'avais 16 ans, et il fallait aller travailler à l'extérieur, d'abord chez une de mes tantes qui ne m'a pas épargnée, puis avec ma mère et un de mes frères, dans une propriété qui appartenait à un grand industriel lorrain, puis dans une plantation de pêchers et en hiver une plantation de tubéreuses. Tous ces travaux étaient épuisants, à une époque où l'on souffrait de la faim.

J'en avais assez et voulais faire autre chose : pour une jeune fille de la campagne il n'était pas question d'aller travailler dans une parfumerie ; les usines avaient mauvaise réputation et mon père ne m'aurait pas donné l'autorisation. Je me suis donc engagée comme femme de ménage dans une maison de parfumeur, où, peu à peu, j'ai été chargée de toutes les tâches : entretien, lavage du linge, repassage, mais aussi la cuisine. Il en a été ainsi jusqu'en 1947, date de mon mariage.

De la fin de la guerre, il me reste en mémoire deux anecdotes en rapport avec le « Bois Muré » dont nous étions voisins. Il y avait là un important dépôt de munitions et d'explosifs, sous la surveillance de soldats italiens, puis allemands qui tous passaient devant notre porte. Un soldat, que nous croyions allemand, s'arrêtait quelquefois chez nous, le soir, et nous apportait, parfois, une miche de pain. Un soir, où mon père était fatigué et voulait aller se coucher, il dit en grassois : « Que tout cela finisse vite, parce que, franchement, on n'en peut plus » et le soldat répondit en provençal : « vous n'en avez plus pour longtemps » ! Cela signifiait qu'il avait toujours compris nos conversations et il nous a dit qu'il était Polonais et que dans sa jeunesse, il était venu à Nice apprendre la cuisine !

La deuxième anecdote se situe au moment où les Allemands se sont enfuis ; ils avaient miné tout le camp, y compris le château, et tout devait sauter. Fort heureusement, le soldat italien prisonnier des Allemands, chargé de relier tous les détonateurs, ne l'a fait qu'en partie, si bien que s'il y a eu une forte explosion, elle est loin d'avoir tout détruit.

La guerre finie, j'ai rencontré mon futur mari, qui avait été prisonnier de guerre, à la fête de Saint-Antoine ; en fait, beaucoup plus âgé que moi, il connaissait mes frères et m'avait vue toute petite. Nous avons dansé le premier tango et nous ne nous sommes plus quittés. Mon mari a voulu que je quitte la place de bonne à tout faire et, comme ma belle-mère était très âgée, je me suis occupée, pendant un an, de son jardin. J'ai ensuite travaillé dans une confiserie à Saint-Hilaire, puis comme employée à un banc de bonbons au bas de la place aux Aires jusqu'à ce que je m'installe à mon compte en 1949, dans la partie haute de la place, où j'ai tenu un banc de biscuits et de bonbons jusqu'en 1966.

C'est la période la plus heureuse de ma vie : je n'avais que des amis et c'était comme une grande famille. Il y avait alors, sur la place, deux marchands de fromage, des fleuristes, sans parler des maraîchers qui venaient de tous les hameaux et des revendeurs ; il y avait bien quelques tiraillements, mais rien de comparable avec les conflits qui ont eu lieu après mon départ. Outre les biscuits, je faisais faire des cakes à un artisan de Golfe-Juan ; ils avaient un tel succès que j'en distribuais, à partir des Quatre-Chemins, des deux côtés de la route, lorsque je montais en vespa pour rejoindre la place aux Aires.

Sont venues ensuite des années beaucoup plus sombres : mon mari est décédé en 1963, alors que j'avais 40 ans ; j'ai alors recueilli mes parents, très malades, qui sont morts à quelques mois d'intervalle, en 1965. Rien d'étonnant que la maladie me frappe et que je perde plus de 20 kilos. J'ai aussi perdu 2 frères en 1974, en 25 jours et je me suis occupé du 3ème pendant 7 mois en 1978. Quand je fais le compte, j'ai vécu pendant 23 ans avec des malades dont je me suis occupé. Il est vrai que l'on me reconnaissait des qualités d'infirmière, que je devais à mon père.

Lorsque j'ai vendu mon banc, je suis encore resté aux Aires, pendant 6 ans, pour aider le propriétaire du bar qui se trouvait juste en face. Enfin, en 1971, je suis revenue chez moi remettre la propriété en état. Là, j'ai repris mes activités premières, celles pour lesquelles j'avais été formée toute jeune et j'ai aussi développé un petit élevage de lapins, de faisans, de canards. Aujourd'hui, même si je suis rapidement essoufflée et si je vois moins bien, je prends toujours beaucoup de plaisir à m'occuper de mes légumes et des fleurs.

*Ce témoignage a été enregistré chez madame L.S.B. le 19 mai 2005.*